



Especes d'espaces Georges Perec

Georges Perec



Espèces d'espaces

galilée

840
PER
E

Prix public 60FF T

la rue

1

Les immeubles sont à côté les uns des autres. Ils sont alignés. Il est prévu qu'ils soient alignés, c'est une faute grave pour eux quand ils ne sont pas alignés : on dit alors qu'ils sont *frappés d'alignement*, cela veut dire que l'on est en droit de les démolir, afin de les reconstruire dans l'alignement des autres.

L'alignement parallèle de deux séries d'immeubles détermine ce que l'on appelle une rue : la rue est un espace bordé, généralement sur ses deux plus longs côtés, de maisons ; la rue est ce qui sépare les maisons les unes des autres, et aussi ce qui permet d'aller d'une maison à l'autre, soit en longeant, soit en traversant la rue. De plus, la rue est ce qui permet de repérer les maisons. Il existe différents systèmes de repérage ; le plus répandu, de nos jours et sous nos climats, consiste à donner un nom à la rue et des numéros aux maisons : l'appellation des rues est un sujet extrêmement complexe, et souvent même épineux, à propos duquel on pourrait écrire plusieurs ou-

vrages ; quant au numérotage, il n'est pas tellement plus simple : il a été décidé, premièrement, que l'on mettrait des numéros pairs d'un côté et des numéros impairs de l'autre (mais, comme se le demande fort justement un personnage de Raymond Queneau, dans *Le vol d'Icare* : « 13 bis, est-ce un nombre pair ou un nombre impair ? »), deuxièmement, que par rapport au sens de la rue, les numéros pairs seraient à droite (et les numéros impairs à gauche) et, troisièmement, que ledit sens de la rue serait, généralement (mais on connaît beaucoup d'exceptions) déterminé par la position de ladite rue par rapport à un axe fixe, en l'occurrence la Seine : les rues parallèles à la Seine sont numérotées d'amont en aval, les rues perpendiculaires partent de la Seine et s'en éloignent (ces explications concernent évidemment Paris ; on peut supposer raisonnablement que des solutions analogues ont été imaginées pour les autres villes).

A l'inverse des immeubles qui appartiennent presque toujours à quelqu'un, les rues n'appartiennent en principe à personne. Elles sont partagées, assez équitablement, entre une zone réservée aux véhicules automobiles, et que l'on appelle la chaussée, et deux zones, évidemment plus étroites, réservées aux piétons, que l'on nomme les trottoirs. Un certain nombre de rues sont entièrement réservées aux piétons, soit d'une façon permanente, soit pour certaines occasions particulières. Les zones de contacts entre la chaussée et les trottoirs permettent aux automobilistes qui désirent ne plus circuler de se garer. Le nombre des véhicules automobiles désireux de ne pas circuler étant beaucoup plus grand que le nombre de places disponibles, on a limité ces possibilités de stationnement, soit, à l'intérieur de certains périmètres appelés « zones bleues » en limitant le temps de stationnement, soit, plus généralement, en instaurant un stationnement payant.

Il n'est pas fréquent qu'il y ait des arbres dans les rues. Quand il y en a, ils sont entourés de grilles. Par contre, la plupart des rues sont équipées d'aménagements spécifiques correspondant à divers services : il y a ainsi des lampadaires qui s'allument automatiquement dès que la lumière du jour commence à décroître de façon significative ; des arrêts auprès desquels les usagers peuvent attendre l'arrivée des autobus ou des taxis ; des cabines téléphoniques, des bancs publics ; des boîtes dans lesquelles les citoyens peuvent déposer des lettres que le service des postes viendra collecter à heures fixes ; des mécanismes à horloge destinés à recevoir l'argent nécessaire à un stationnement de durée limitée ; des paniers réservés aux papiers usagés et autres détritiques, et dans lesquels nombre de personnes jettent compulsivement, en passant, un regard furtif ; des feux de circulation. Il y a également des panneaux de signalisation routière indiquant, par exemple, qu'il convient de se garer de tel ou tel côté de la rue selon que l'on est ou non dans la première ou dans la seconde quinzaine du mois (ce que l'on appelle un « stationnement unilatéral alterné »), ou que le silence est de rigueur vu la proximité d'un hôpital, ou, enfin et surtout, que la rue est en sens unique : l'affluence des véhicules automobiles est en effet telle que la circulation serait à peu près impossible si l'on n'avait pas, depuis quelques années, pris l'habitude, dans la plupart des agglomérations urbaines, d'imposer aux automobilistes de ne circuler que dans une seule direction, ce qui, évidemment, les oblige parfois à de longs détours.

A certains carrefours, jugés particulièrement dangereux, la communication entre les trottoirs et la chaussée, normalement libre, est interdite au moyen de pieux métalliques réunis par des chaînes ; des pieux identiques, plantés sur les trottoirs même servent parfois à empêcher les véhicules automobiles de venir se garer sur les trottoirs, ce qu'ils auraient souvent tendance à faire si on ne les en empêchait

pas. Enfin, en certaines circonstances — défilés militaires, passages de chefs d'Etat, etc. — des portions entières de la chaussée peuvent être interdites au moyen de barrières métalliques légères s'imbriquant les unes dans les autres.

En certains endroits des trottoirs, des dénivellations en arc de cercle, familièrement appelées « bateaux », indiquent que des véhicules automobiles peuvent être garés à l'intérieur même des immeubles et qu'il convient de leur laisser en tous temps une possibilité de sortir ; en d'autres endroits, des petits carreaux de faïence encastés dans le rebord des trottoirs indiquent que cette portion de trottoir est réservée au stationnement des voitures de louage.

La jonction de la chaussée et des trottoirs porte le nom de caniveau : c'est une zone très légèrement inclinée, grâce à laquelle les eaux de pluie peuvent s'écouler dans le système d'égout qui se trouve au-dessous de la rue, au lieu de s'étaler sur toute la largeur de la chaussée, ce qui gênerait considérablement la circulation automobile. Pendant plusieurs siècles, il n'y eut qu'un seul caniveau et il se trouvait au milieu de la chaussée, mais l'on considère que le système actuel est mieux adapté. A défaut d'eau de pluie, l'entretien des chaussées et des trottoirs peut être assuré grâce à des arrivées d'eaux qui sont installées à presque tous les croisements de rues et qui s'ouvrent à l'aide de clés en forme de T dont sont munis les employés municipaux chargés du nettoyage des rues.

Il est, en principe, toujours possible de passer d'un côté de la rue à l'autre, en utilisant des passages protégés que les véhicules automobiles ne doivent franchir qu'avec la plus extrême attention. Ces passages protégés sont signalés, soit par deux séries parallèles, perpendiculaires à l'axe de la rue, de clous métalliques, dont la tête a un diamètre d'environ douze centimètres, d'où le nom de *passages cloutés* donné à ces zones protégées, soit par de larges

bandes de peinture blanche disposées obliquement sur toute la largeur de la rue (les passages sont dits alors *matérialisés*). Le système des passages cloutés ou matérialisés ne semble plus avoir l'efficacité qu'il eut sans doute jadis, et il est souvent nécessaire de le doubler par un système de feux de signalisation à trois couleurs (rouge, orange et vert) qui, en se multipliant, ont fini par susciter des problèmes de synchronisation extraordinairement complexes que certains des plus gros ordinateurs du monde et certains des esprits mathématiques considérés comme les plus brillants de notre époque travaillent sans relâche à résoudre.

En différents endroits, des caméras télécommandées surveillent ce qui se passe : il y en a une au sommet de la Chambre des Députés, juste sous le grand drapeau tricolore ; une autre, place Edmond-Rostand, dans l'axe du boulevard Saint-Michel ; d'autres encore à Alésia, place Clichy, au Châtelet, place de la Bastille, etc.

2

J'ai vu deux aveugles dans la rue Linné. Ils marchaient en se tenant par le bras. Ils avaient tous deux de longues cannes extrêmement flexibles. L'un des deux était une femme d'une cinquantaine d'années, l'autre un tout jeune homme. La femme effleurait de l'extrémité de sa canne tous les obstacles verticaux qui se dressaient le long du trottoir et, guidant la canne du jeune homme, les lui faisait toucher également en lui indiquant, très vite, et sans jamais se tromper, de quels obstacles il s'agissait : un lampadaire, un arrêt d'autobus, une cabine téléphonique, une corbeille à papiers, une boîte à lettres, un panneau de signalisation (elle n'a évidemment pas pu préciser ce que signalait ce panneau), un feu rouge...

Travaux pratiques

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.

S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint-Germain

l'heure : sept heures du soir

la date : 15 mai 1973

le temps : beau fixe

Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable. Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ?

Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

La rue : essayer de décrire la rue, de quoi c'est fait, à quoi ça sert. Les gens dans les rues. Les voitures. Quel genre de voitures ? Les immeubles : noter qu'ils sont plutôt confortables, plutôt cossus ; distinguer les immeubles d'habitation et les bâtiments officiels.

Les magasins. Que vend-on dans les magasins ? Il n'y a pas de magasins d'alimentation. Ah ! si, il y a une boulangerie. Se demander où les gens du quartier font leur marché.

Les cafés. Combien y a-t-il de cafés ? Un, deux, trois, quatre. Pourquoi avoir choisi celui-là ? Parce qu'on le connaît, parce qu'il est au soleil, parce que c'est un tabac. Les autres

magasins : des antiquaires, habillement, hi-fi, etc. Ne pas dire, ne pas écrire « etc. ». Se forcer à épuiser le sujet, même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide. On n'a encore rien regardé, on n'a fait que repérer ce que l'on avait depuis longtemps repéré.

S'obliger à voir plus platement.

Déceler un rythme : le passage des voitures : les voitures arrivent par paquets parce que, plus haut ou plus bas dans la rue, elles ont été arrêtées par des feux rouges.

Compter les voitures.

Regarder les plaques des voitures. Distinguer les voitures immatriculées à Paris et les autres.

Noter l'absence des taxis alors que, précisément, il semble qu'il y ait de nombreuses personnes qui en attendent.

Lire ce qui est écrit dans la rue : colonnes Morriss, kiosques à journaux, affiches, panneaux de circulation, graffiti, prospectus jetés à terre, enseignes des magasins.

Beauté des femmes.

La mode est aux talons trop hauts.

Déchiffrer un morceau de ville, en déduire des évidences : la hantise de la propriété, par exemple. Décrire le nombre des opérations auxquelles se livre le conducteur d'un véhicule automobile lorsqu'il se gare à seule fin d'aller faire l'emplette de cent grammes de pâtes de fruits :

— se garer au moyen d'un certain nombre de manœuvres

— couper le contact

— retirer la clé, déclenchant ainsi un premier dispositif anti-vol

— s'extirper du véhicule

— relever la glace de la portière avant gauche

- la verrouiller
- vérifier que la portière arrière gauche est verrouillée ; sinon : l'ouvrir
 - relever la poignée de l'intérieur
 - claquer la portière
 - vérifier qu'elle est effectivement verrouillée.
- faire le tour de la voiture ; le cas échéant, vérifier que le coffre est bien fermé à clé
- vérifier que la portière arrière droite est verrouillée ; sinon, recommencer l'ensemble des opérations déjà effectué sur la portière arrière gauche)
- relever la glace de la portière avant droite
- fermer la portière avant droite
- la verrouiller
- jeter, avant de s'éloigner, un regard circulaire comme pour s'assurer que la voiture est encore là et que nul ne viendra la prendre.

Déchiffrer un morceau de ville. Ses circuits : pourquoi les autobus vont-ils de tel endroit à tel autre ? Qui choisit les itinéraires, et en fonction de quoi ? Se souvenir que le trajet d'un autobus parisien *intra-muros* est défini par un nombre de deux chiffres dont le premier décrit le terminus central et le second le terminus périphérique. Trouver des exemples, trouver des exceptions : tous les autobus dont le numéro commence par le chiffre 2 partent de la gare Saint-Lazare, par le chiffre 3 de la gare de l'Est ; tous les autobus dont le numéro se termine par un 2 aboutissent grosso modo dans le 16^e arrondissement ou à Boulogne. (Avant, c'était des lettres : 1'S, cher à Queneau, est devenu le 84 ; s'attendrir au souvenir des autobus à plate-forme, la forme des tickets, le receveur avec sa petite machine accrochée à sa ceinture...)

Les gens dans les rues : d'où qu'ils viennent ? Où qu'ils vont ? Qui qu'ils sont ?

Gens pressés. Gens lents. Paquets. Gens prudents qui ont pris leur imperméable. Chiens : ce sont les seuls animaux visibles. On ne voit pas d'oiseaux — on sait pourtant qu'il y a des oiseaux — on ne les entend pas non plus. On pourrait apercevoir un chat en train de se glisser sous une voiture, mais cela ne se produit pas.

Il ne se passe rien, en somme.

Essayer de classer les gens : ceux qui sont du quartier et ceux qui ne sont pas du quartier. Il ne semble pas y avoir de touristes. L'époque ne s'y prête pas, et d'ailleurs le quartier n'est pas spécialement touristique. Quelles sont les curiosités du quartier ? L'hôtel de Salomon Bernard ? L'église Saint-Thomas-d'Aquin ? Le n° 5 de la rue Sébastien-Bottin ?

Du temps passe. Boire son demi. Attendre. Noter que les arbres sont loin (là-bas, sur le boulevard Saint-Germain et sur le boulevard Raspail), qu'il n'y a pas de cinémas, ni de théâtres, qu'on ne voit aucun chantier visible, que la plupart des maisons semblent avoir obéi aux prescriptions de ravalement.

Un chien, d'une espèce rare (lévrier afghan ? sloughi ?)

Une land-rover que l'on dirait équipée pour traverser le Sahara (malgré soi, on ne note que l'insolite, le particulier, le misérablement exceptionnel : c'est le contraire qu'il faudrait faire).

Continuer

Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable
jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression

d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...

Faire pleuvoir des pluies diluviennes, tout casser, faire pousser de l'herbe, remplacer les gens par des vaches, voir apparaître, au croisement de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, dépassant de cent mètres les toits des immeubles, King-Kong, ou la souris fortifiée de Tex Avery !

Ou bien encore : s'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits (électricité, gaz, lignes téléphoniques, conduites d'eau, réseau des pneumatiques) sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface.

En dessous, juste en dessous, ressusciter l'éocène : le calcaire à meulières, les marnes et les caillasses, le gypse, le calcaire lacustre de Saint-Ouen, les sables de Beauchamp, le calcaire grossier, les sables et les lignites du Soissonnais, l'argile plastique, la craie.

4

Ou bien :

Brouillon de lettre

Je pense à toi, souvent
parfois je rentre dans un café, je m'assieds près de la porte,
je commande un café

je dispose sur le guéridon de faux marbre mon paquet de cigarettes, une boîte d'allumettes, un bloc de papier, mon stylo-feutre

je remue longtemps la petite cuiller dans la tasse de café (pourtant je ne sucre pas mon café, je le bois en laissant fondre le sucre dans ma bouche, comme les gens du Nord, comme les Russes et les Polonais quand ils boivent du thé)

Je fais semblant d'être préoccupé, de réfléchir, comme si j'avais une décision à prendre

En haut et à droite de la feuille de papier, j'inscris la date, parfois le lieu, parfois l'heure, je fais semblant d'écrire une lettre

j'écris lentement, très lentement, le plus lentement possible, je trace, je dessine chaque lettre, chaque accent, je vérifie les signes de ponctuation

je regarde attentivement une affichette, le tarif des glaces et mystères, une ferrure, un store, le cendrier jaune, hexagonal (en fait, c'est un triangle équilatéral, dans les angles coupés duquel ont été aménagées les dépressions en demi-cercle où peuvent être posées les cigarettes)

Dehors il y a un peu de soleil

le café est presque vide

deux ravaleurs de façades boivent un rhum au comptoir, le patron somnole derrière sa caisse, la serveuse nettoie la machine à café

je pense à toi

tu marches dans ta rue, c'est l'hiver, tu as relevé le col de ton manteau de loup, tu es souriante et lointaine

(...)

Les lieux

(Notes sur un travail en cours)

En 1969, j'ai choisi, dans Paris, 12 lieux (des rues, des places, des carrefours, un passage), ou bien dans lesquels j'avais vécu, ou bien auxquels me rattachaient des souvenirs particuliers.

J'ai entrepris de faire, chaque mois, la description de deux de ces lieux. L'une de ces descriptions se fait sur le lieu même et se veut la plus neutre possible : assis dans un café, ou marchant dans la rue, un carnet et un stylo à la main, je m'efforce de décrire les maisons, les magasins, les gens que je rencontre, les affiches, et, d'une manière générale, tous les détails qui attirent mon regard. L'autre description se fait dans un endroit différent du lieu : je m'efforce alors de décrire le lieu de mémoire, et d'évoquer à son propos tous les souvenirs qui me viennent, soit des événements qui s'y sont déroulés, soit des gens que j'y ai rencontrés. Lorsque ces descriptions sont terminées, je les glisse dans une enveloppe que je scelle à la cire. A plusieurs reprises, je me suis fait accompagner sur les lieux que je décrivais par un ou une ami(e) photographe qui, soit librement, soit sur mes indications, a pris des photos que j'ai alors glissées, sans les regarder (à l'exception d'une seule) dans les enveloppes correspondantes ; il m'est arrivé également de glisser dans ces enveloppes divers éléments susceptibles de faire plus tard office de témoignages, par exemple des tickets de métro, ou bien des tickets de consommation, ou des billets de cinéma, ou des prospectus, etc.

Je recommence chaque année ces descriptions en prenant soin, grâce à un algorithme auquel j'ai déjà fait allu-

sion (bi-carré latin orthogonal, celui-ci étant d'ordre 12), premièrement, de décrire chacun de ces lieux en un mois différent de l'année, deuxièmement, de ne jamais décrire le même mois la même couple de lieux.

Cette entreprise, qui n'est pas sans rappeler dans son principe les « bombes du temps », durera donc douze ans, jusqu'à ce que tous les lieux aient été décrits deux fois douze fois. Trop préoccupé, l'année dernière, par le tournage de « Un homme qui dort » (dans lequel apparaissent, d'ailleurs, la plupart de ces lieux), j'ai en fait sauté l'année 73 et c'est donc seulement en 1981 que je serai en possession (si toutefois je ne prends pas d'autre retard...) des 288 textes issus de cette expérience. Je saurai alors si elle en valait la peine : ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture.